Le pèlerinage du Corps enseignant fribourgeois à Rome

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **80 (1951)**

Heft 6

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le pèlerinage du Corps enseignant fribourgeois à Rome

« Pour la première fois, sans doute, dans le cours des temps, le Corps enseignant des écoles officielles du canton de Fribourg se rend à Rome. Ce geste prend, en cette Année Sainte 1950, un sens profond qui devra influencer toute la marche des pèlerins vers la Ville éternelle.

« Les instituteurs et les institutrices catholiques du pays de Fribourg qui, de par la constitution de leur canton, ont le privilège de pouvoir donner à leur enseignement tout le caractère religieux qui s'impose, vont affirmer collectivement leur fidélité à l'Eglise catholique, prendre contact avec ce centre incomparable qu'est le Saint-Siège, et puiser là-bas, à Rome, force et lumière pour continuer et amplifier leur mission.

« Individuellement les membres du Corps enseignant vont solliciter les grâces insignes du Jubilé, et se pénétrer de cette atmosphère, à la fois prenante et sereine, unique au monde, qu'on découvre à Rome, cette ville de martyrs et de saints, où les artistes et les savants sont venus depuis des siècles servir la vérité.

« Puisse Dieu permettre que ces espoirs collectifs et individuels trouvent leur plein épanouissement. C'est ce que nous demandons en ces derniers jours de prières qui nous séparent du grand départ pour la Ville éternelle ».

C'est par ces lignes que les organisateurs commençaient la circulaire adressée à chaque pèlerin. Ils la terminaient par ces mots : « Que Dieu bénisse et protège notre marche vers la Ville éternelle. »

Ce vœu s'est pleinement réalisé. Le pèlerinage a laissé à chaque participant un souvenir inoubliable, et c'est là, je crois, la meilleure récompense que nous pouvions souhaiter à ceux et celles qui se sont dévoués sans compter pour l'organisation de ce voyage si parfaitement réussi.

Ce qu'il fut, M. l'abbé Jean-Denis Murith, professeur au Collège, qui nous fit le plaisir et l'honneur d'être des nôtres, l'a parfaitement narré dans la *Liberté* du 20 septembre. Mais cette magnifique réalisation de la Société fribourgeoise d'éducation et de la Société des institutrices doit être relatée aussi dans le *Bulletin pédagogique.*

Premier contact avec Rome

Nous étions à une cinquantaine de kilomètres de Rome. Il était environ vingt-trois heures. Le train, comme un long serpent de feu, se jetait à toute vitesse dans la nuit. Les compartiments étaient silencieux. On devinait, dans la pénombre, des formes étendues sur les banquettes capitonnées. Seuls, quelques fumeurs impénitents, discoureurs éperdus, se tenaient dans les couloirs, mains aux poches, instituteurs fribourgeois se confiant leurs expériences, leurs réussites, leurs déceptions, parlant de leurs familles, de leurs classes. Soudain parut un employé basané, à la casquette quelque peu défraîchie qui, traversant le couloir, clamait à chaque instant un « Roma » sonore, bien propre à réveiller les plus endormis. Ce fut en effet le mot magique qui remit sur pied les plus fatigués et déclencha instantanément une fiévreuse activité. Nous jetant à la fenêtre, nous aperçûmes, dans le vent du convoi qui nous fouettait le visage, une immense clarté trouant la nuit :

les lumières de Rome. N'était-ce pas un symbole de cette lumière de la Rome éternelle, qui ne cesse, depuis vingt siècles, d'éclairer le monde ? Une demi-heure plus tard nous débarquions à Rome-Termini.

La semaine de Rome

Elle fut enchanteresse, bien plus que ma prose ne le saurait dire. Ce furent des jours bénis de Dieu, des jours de grâce, de prières, d'enrichissement spirituel et intellectuel incomparables. Nous avons marché d'émerveillement en émerveillement, et ceux qui y furent savent que je n'exagère point. N'étions-nous pas dans cette Rome éternelle, dans cette ville papale que le génie des hommes s'est plu à embellir des siècles durant, dans la ville aux quatre cents églises, aux monuments innombrables, sur cette terre arrosée du sang de milliers de martyrs?

Nous l'avons contemplée du haut du Janicule le mardi après-midi, étalée dans cette plaine du Latium, sous le doux soleil de septembre qui dorait en face de nous, à l'horizon de l'est, les monts Sabins et vers le sud les monts Albains aux flancs desquels s'étagent les villages aux noms mélodieux : Rocca di Papa, Frascati, Albano, et les blanches maisons de Castel Gandolfo.

Les merveilles de Rome, nous avons pu les visiter chaque après-midi, grâce à la parfaite organisation du pèlerinage, grâce à l'amabilité de nos guides, compatriotes de la Garde suisse. Nous nous souvenons en particulier du sergent Plumez, un Jurassien, qui fut un cicerone remarquable et enthousiaste. Comment signaler toutes les merveilles que nous avons vues ? M. l'abbé Murith ne m'en voudra pas si je lui emprunte quelques lignes :

« Que retenir de ces promenades enchanteresses qui nous laissent tant de lumineux souvenirs ? Dans notre mémoire défile un kaléidoscope aux images tantôt éclatantes de soleil, tantôt voilées des ténèbres mystérieuses des cryptes et des chapelles sacrées. Plafonds splendides du Vatican, de Ste-Marie Majeure, de Santa-Maria in Transtevere ; clocher de St-Laurent-hors-les-Murs dans son décor de cyprès et de pins parasols ; cloîtres de St-Jean de Latran ou de St-Paul-hors-les-Murs aux colonnettes inoubliables ; élancement de la colonne trajane ; majesté de l'arc de Constantin ; masse énorme et pourtant si parfaitement harmonieuse du Colisée, avec les souvenirs si émouvants qui habitent ses pierres ; charme de la fontaine de Trévi ou de la place Navona ; émotion de la chapelle des Stes-Reliques, à Ste-Croix de Jérusalem (où nous avons pu vénérer une relique de la croix du bon larron, une relique de la vraie croix, un clou, une épine de la couronne et un doigt du bon larron), châsse de sainte Catherine de Sienne à la Minerve ; tombeau de saint Ignace au Gesù... Tout est si beau, tout est plein de tant de souvenirs qu'on voudrait tout saisir et tout garder. »

Et qui n'a gardé le souvenir du majestueux Moïse, à St-Pierre-aux-Liens, des fresques de Raphaël dans les galeries vaticanes et de Michel-Ange à la Sixtine, (je songe en particulier à la bouleversante vision du massacre des Innocents brodé sur les tapisseries de la galerie des tapisseries au Vatican), au Bambino miraculeux de Santa Maria in Ara cœli, et aux profondeurs de la prison Mamertine, où nous avons pu nous recueillir devant la colonne où fut enchaîné saint Pierre...

Nous recueillir, c'est pour cela surtout que nous sommes allés à Rome, car nous étions des pèlerins et non des touristes, et c'est dans cet esprit que nous avons accompli :

Nos visites jubilaires

Nous les avons faites sous la conduite de M. le directeur Marmier, avec ferveur. Notre premier acte de Rome fut notre visite à St-Pierre. Comment en parler avec assez de ferveur ; comment transcrire notre joie, notre bonheur, notre émotion profonde lors de ces visites aux quatre basiliques majeures de St-Pierre, Ste-Marie Majeure, St-Jean de Latran et St-Paul-hors-les-Murs ? Pourquoi cacher l'invincible émotion qui nous étranglait les mots dans la gorge, lorsque, agenouillés sur les mosaïques, nous récitions les prières du Jubilé, nous chantions ce *Credo*, plus symbolique que jamais. Oui, nous fûmes à Rome en pèlerins avant tout. Je revois notre colonne se former lors de chaque visite. M. l'abbé Pfulg devant nous, portant la croix, deux de nos camarades portant des chandeliers, et nous, suivant et entrant par la Porte sainte, chantant les Litanies des Saints sous la direction de M. Mossu. Moments inoubliables. Ah ! nous avons songé alors à tous ceux qui n'étaient pas des nôtres, à ceux qui n'avaient pu venir (voilà la justice du Pèlerin !), à nos familles, à nos femmes et à nos enfants, à nos parents, à tous nos chers, à nos élèves et à nos villages. Pour tous nous avons prié, ardemment, leur devant cela, nous qui avions le bonheur de pouvoir nous recueillir au cœur de la chrétienté, noyés et pourtant parfaitement isolés au milieu de pèlerins innombrables, venus de partout, chantant et priant dans toutes les langues, entrant et sortant et demandant comme nous l'indulgence du Jubilé. Tout cela était indiciblement beau et émouvant, comme le fut :

L'audience pontificale

du mercredi soir 6 septembre à St-Pierre. Vers 4 heures déjà nous prenions place sur une tribune près de la Confession de St-Pierre, dominant la mer humaine remplissant l'immense vaisseau, privilège dont nous sommes redevables à nos compatriotes du Vatican. Quatre-vingt mille pèlerins attendaient le Saint-Père en priant et en chantant en toutes les langues. L'audience était fixée à 18 heures. Nous étions arrivés à 4 heures. Certains pèlerins, debout dans la nef, étaient là depuis 3 heures déjà, dans une atmosphère étouffante et surchauffée. Vers 5 h. 30 les soldats de la Garde suisse firent leur entrée. Ils étaient magnifiques, et nous les applaudîmes frénétiquement. Ils entourèrent l'estrade dressée devant la Confession et où se trouvait le trône pontifical. La basilique s'assombrissait par degré lorsque soudain, à 18 heures précises, les milliers de lampes des lustres s'illuminèrent d'un seul coup, et dans le même instant parut sa Sainteté le Pape Pie XII. Porté sur la *Sedia gestatoria*, précédé de la Garde palatine, entouré de hauts dignitaires, il pénétra dans l'immense nef, sous une tempête d'acclamations. « *Tu es Petrus*, Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Le chant éclate, il retentit sous les voûtes, tandis que des milliers et des milliers de voix humaines acclament le Saint-Père qui bénit la foule sans se lasser. Le Pape prend place sur son trône ; il parle, il s'adresse aux pèlerins, il les appelle, en italien, en français, en anglais, en allemand, en hollandais, en espagnol. Pour chaque groupe il a des paroles d'affection, c'est bien le Saint-Père, le père de tous les fidèles. Avec quel enthousiasme nous lui avons répondu lorsqu'il appela : les instituteurs et institutrices du canton de Fribourg. J'ai vu couler des larmes sur bien des visages. Puis le Pape se lève, il descend de son estrade, il se mèle à la foule qui l'entoure, tout le monde veut un regard de lui, un geste, on lui tend des drapeaux, des fanions

pour qu'il les touche ; il se penche vers un paralytique assis dans une poussette. Voilà, perdu dans la foule, le Vicaire du Christ sur la terre. N'était-ce pas ainsi qu'autrefois les foules entouraient Notre-Seigneur, quémandaient une parole, un regard de lui. Puis, le vieillard à la blanche soutane remonte sur la *Sedia*, et le majestueux cortège s'en va, tandis que les pèlerins acclament sans fin. Et soudain, avant de franchir la porte qui conduit au grand escalier du Vatican, le cortège s'arrête, le Saint-Père se dresse et nous ouvre tout grands les bras, dernière vision de celui qui est la vivante incarnation de la pérennité de l'Eglise.

Vers Assise et Orvieto

Ce fut le jeudi que nous allâmes vers saint François, par des routes magnifiques, sous un ciel... d'Italie, traversant Terni, saignant encore des blessures de la guerre, Foligno, Spolète, l'orgueilleuse citadelle, fière comme ses ducs. La route s'amuse, elle monte, tourne, descend, remonte, franchit de petits cols, des défilés qui semblent terribles vus de loin et qui sont bien gentils vus de près. Notre autocar, très confortable, prend le mors aux dents (si l'on peut dire !) dès que la route est plate, mais se calme terriblement dans les montées. « Tu comprends, m'expliquait un camarade compétent, ce n'est pas comme chez nous où les machines sont faites pour la montagne. Ici c'est la vitesse au plat, mais à la montée, évidemment... » Satisfait de l'explication, je continuai de m'enchanter à la vue des pins parasols, des figuiers, des pêchers, des oliviers qui, par milliers, montaient en bon ordre à l'assaut d'âpres collines, des petits ânes cachés sous de gros bonshommes, de femmes à la démarche hiératique, portant solennellement sur la tête une prosaïque corbeille de linge. Est-ce Assise ? pas encore, notre géographie est en défaut et notre impatience grandit avec la chaleur qui monte. La route s'étend devant nous, magnifique, large, droite. Notre machine y trouve son compte, mais gare à l'auto qui veut maladroitement devancer et au camion qui survient à l'improviste au virage. Emotion. Notre chauffeur heureusement est de la race des Farina, Fangio et autres Nuvolari, sans quoi nous aurions manqué notre rendez-vous avec saint François. Mais voici Assise, là-haut, sur la collime, qui nous sourit. Oh ! douceur de l'Ombrie, douceur du ciel et des collines, sur lesquelles on se prend à chercher la silhouette du loup de Subbiaco, douceur du Poverello qui descend sur nous, délicieusement.

Après une visite à la « Portioncule d'Assise », la basilique de Ste-Marie des Anges dans la plaine, nous gravissons la colline, nous pénétrons dans cette cité qui abrita le Pauvre, nous pénétrons dans la triple basilique dont les pierres vénérables, sanctifiées par l'amour séraphique de saint François, semblent répéter les paroles émouvantes de sa bénédiction : « Que le Seigneur te bénisse et te garde, qu'il te montre sa Face et ait pitié de toi, qu'il tourne vers toi son visage et te donne la paix. » Voici le tombeau du saint, dans la crypte. Recueillement. Il est midi. Un prêtre dit sa messe. D'où vient-il ? Des pèlerins communient. Venus d'où ? Peu importe. Saint François d'Assise repose là. Nous prions, tâchant de nous reporter en pensée au temps où le saint foulait de ses pieds nus les ruelles de la petite ville. Sous la conduite du P. Alexis Vez, un Fribourgeois, du couvent d'Assise, nous visitons les trois basiliques, admirons les fresques de Giotto, dînons dans la paix du cloître. Puis c'est la visite de la ville pittoresque, Ste-Claire, St-Damien, et toute cette poésie d'Assise qui vous saisit et vous berce. Mais il faut partir,

Rome est bien loin. Derrière nous, Assise s'estompe de plus en plus ; on cherche encore à deviner sa silhouette dans le dédale des collines, puis tout se fond dans la brume dorée de l'horizon ; adieu Assise !

Vers la fin de l'après-midi, après deux heures d'assoupissement dans l'autocar, nous arrivons à Orvieto, la ville du *Corpus Domini*. Oh ! la fière cité sur la colline, petite ville fortifiée, enceintes moyenageuses, gardant encore le souvenir des batailles qu'elle a soutenues. La ville d'Orvieto est universellement célèbre par sa cathédrale, « le lis d'or des cathédrales », et son histoire glorieuse s'illumine entièrement du prodige eucharistique, dont les insignes reliques se conservent dans le merveilleux reliquaire d'Ugolin de Vieri, le premier parmi les monuments d'orfèvrerie du moyen âge. En 1263, quand, à Orvieto, se trouvaient avec sa cour le pape Urbain IV et saint Thomas d'Aquin (celui-ci donnait alors des leçons de théologie et de philosophie dans cette chaire qui existe encore dans l'église de Saint Dominique), un prêtre de la Bohême, Pierre de Prague, depuis longtemps tourmenté de doutes sur la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, faisait un pèlerinage à la Ville éternelle pour implorer sur la tombe de saint Pierre la grâce d'être délivré des angoisses dont son esprit était affligé. Quand il fut à Bolsena, dans le diocèse d'Orvieto, il demanda de célébrer la messe dans la crypte de la vierge et martyre sainte Christine. Au moment où il divisait l'hostie, celle-ci rougit entre ses mains tremblantes et des gouttes de sang s'en échappèrent et empourprèrent le saint corporal et quelques pierres de l'autel. Urbain IV, informé du prodige, ordonna de porter à Orvieto l'hostie, le calice et les linges sacrés ; lui-même, avec les cardinaux et tout le peuple orviétain, en un cortège triomphal, se rendit aux portes de la cité pour les recevoir. L'année suivante 1264, la Bulle Transiturus, émanée d'Orvieto, instituait dans toute la chrétienté la Fête-Dieu, ordonnant à saint Thomas et à saint Bonaventure, qui habitaient alors Orvieto, de composer la messe et l'office du Saint-Sacrement, dont les strophes inspirées s'élevèrent d'abord de cette colline qui, plus tard, devait voir surgir un temple d'une splendeur sans égale, vrai miracle d'art et de foi. En cela les Orviétains voulurent répondre à ce prodige singulier de la prédilection divine. Et la cathédrale d'Orvieto élança vers le ciel ses flèches aux mille lumières, que Sienne, Florence et Milan tentèrent d'imiter, mais ne surent pas surpasser. Depuis lors, Orvieto attira la foule des pèlerins de la dévotion eucharistique.

Ainsi, sur la voie de Rome, presque aux portes de cette Ville éternelle, aux pèlerins qui, dans l'Année Sainte, viennent vénérer le Christ visible dans son vicaire, Orvieto et son santuaire eucharistique présentent dans des linges sacrés, aspergés du sang prodigieux, le signe visible de la présence de Jésus-Christ dans le sacrement d'amour. Plusieurs parmi nous eurent la faveur insigne de contempler ces reliques miraculeuses.

Aux catacombes de sainte Domitille

Une dernière cérémonie, et combien émouvante, nous fut encore offerte le samedi matin, avant notre visite à St-Paul-hors-les-Murs : la messe, célébrée par Monseigneur notre Evêque, dans les profondeurs des catacombes de sainte Domitille. Monseigneur a tenu à être des nôtres et à célébrer pour nous la sainte messe, au cours de laquelle il nous adresse la parole et nous donne la sainte communion. Quelle joie pour nous tous, quelle émotion nous étreint à la pensée de nous sentir si près de tant de témoins du Christ.

Avec quel élan nous avons chanté le *Credo*, « Fribourg au Sacré-Cœur », « Seigneur, accorde ton secours ».

Nous visitons ensuite le labyrinthe des catacombes où tout nous rappelle les temps de la primitive Eglise.

Et c'est ainsi que s'écoula, comme un moment, malgré des journées remplies au maximun, cette semaine de Rome, semaine incomparable, semaine radieuse. Nous quittons Rome dimanche 10 septembre, à 7 heures, salués au départ de la gare Ostiensis par Mgr Charrière et tous les amis demeurés là-bas. Et ce fut le merveilleux voyage le long du littoral, Civitavecchia, Ortebello, Livourne, Pise, La Spezia. La grande côte aux rochers bruns et déchiquetés s'étend, baignée, caressée par une Méditerranée presque immobile. Le train entre dans des tunnels pour traverser des caps, glisse sur des ondulations de collines, passe au-dessus de l'eau sur des corniches droites comme des murs. Et voici Gênes au fond de son golfe merveilleux, Gênes, la perle de la Ligurie que nous n'aurons, hélas ! pas le loisir de visiter. Voici bientôt la plaine lombarde où le train court, perdu souvent dans les acacias. Voici Milan où nous saluons quelques membres du pèlerinage de la jeunesse fribourgeoise. Et c'est la nuit, Domo, Brigue, Berne, Fribourg, la fin d'un beau voyage, l'achèvement d'un rêve, la dislocation du pèlerinage, la séparation d'avec les charmants compagnons de voyage.

Les jours ont coulé depuis, bien nombreux déjà. Rome a vécu les cérémonies grandioses de la Toussaint ; l'Année Sainte est terminée. Mais le souvenir reste, et restera longtemps encore, ravivé par les photos, par la contemplation des souvenirs rapportés de là-bas, par les conversations avec les compagnons du pèlerinage. Et nous remercierons, en terminant, ceux qui nous valurent ces jours bénis, ceux qui furent à la tâche pour mettre sur pied un voyage parfaitement organisé, pour composer un horaire heureux, un emploi des journées le plus judicieux. Ils ont magnifiquement réussi, ils le savent et c'est là la meilleure récompense de leur zèle et de leur peine. Soyez remercié, M. l'abbé Marmier, qui fûtes un directeur souriant, sachant si aimablement nous demander de prier en cours de route que nous obéissions vite, sachant que c'est obéir deux fois. Merci à M. l'abbé Pfulg, président de la Société fribourgeoise d'Education, qui a organisé le pèlerinage avec le concours, combien précieux, de Mlle Pilloud qui assuma, en outre, la lourde tâche du secrétariat. Merci à nos chefs de convoi, MM. Brunisholz et Simonet, qui eurent parfois bien du souci. Et merci à M. Mossu qui nous fit chanter. Je n'oublierai pas notre banquier de Rome, M. Bossy, de la Cité du Vatican qui avait en nous une confiance véritablement illimitée.

En gagnant chez nous, au milieu des nôtres, l'indulgence du Jubilé, nous songerons aux belles journées de Rome, en nous réjouissant de savoir que cette faveur du Jubilé est maintenant accordée à toutes les âmes de bonne volonté.

A. Brodard.

A la demande des participants, le compte de chèques du pèlerinage (N° IIa 3453) reste ouvert. Il servira à organiser, au cours des prochaines années, un nouveau pèlerinage — ou voyage — du Corps enseignant qui laissera, nous l'espérons déjà, aux institutrices et aux instituteurs fribourgeois, un souvenir aussi radieux que celui que nous avons emporté de notre séjour dans la Ville éternelle.